

ANNEXE I

JEAN-PAUL SARTRE

## Laïcité et classes moyennes

Aux environs de 1900, à l'occasion de son triomphe dans l'affaire Dreyfus, une petite bourgeoisie laborieuse et libérale a pris conscience d'elle-même. Elle est anticléricale et républicaine, antiraciste, individualiste, rationaliste, et progressiste. Fière de ses institutions, elle accepte de les modifier, mais non de les bouleverser. Elle ne méprise pas le prolétariat mais elle se sent trop proche de lui pour avoir conscience de l'opprimer. Elle vit médiocrement, parfois malaisément, mais elle n'aspire pas tant à une fortune, à des grandeurs inaccessibles, qu'à améliorer son train de vie dans des limites fort étroites. Elle veut vivre, surtout. Vivre, cela veut dire, pour elle : choisir son métier, l'exercer avec conscience et même avec passion, garder dans le travail une certaine initiative, contrôler efficacement ses représentants politiques, s'exprimer librement dans les affaires d'Etat, élever ses enfants dans la dignité. Cartésienne en ceci qu'elle se méfie des élévations trop brusques et que, au contraire des romantiques qui ont toujours espéré que le bonheur fondrait sur eux comme une catastrophe, elle songe plutôt à se vaincre qu'à changer le cours du monde, cette classe qu'on a heureusement baptisée « moyenne » enseigne à ses fils qu'il ne faut rien de trop et que le mieux est l'ennemi du bien. Elle est favorable aux revendications ouvrières, à la condition que celles-ci demeurent

sur le terrain strictement professionnel. Elle n'a pas d'histoire, pas de sens historique, puisqu'elle ne possède ni passé, ni traditions, à la différence de la grande bourgeoisie, ni l'immense espoir d'un avenir, à la différence de la classe ouvrière. Comme elle ne croit pas en Dieu mais qu'elle a besoin d'impératif très strict pour donner un sens aux privations qu'elle endure, un de ses soucis intellectuels a été de fonder une morale laïque. L'Université, qui appartient toute entière à cette classe moyenne, s'y est efforcée sans succès pendant vingt ans, par la plume de Durkheim, de Brunschwig, d'Alain.

Or ces universitaires, issus de la petite bourgeoisie, enseignés par des professeurs petits bourgeois, préparés à la Sorbonne ou dans les Grandes Ecoles à des métiers bourgeois, sont revenus à leur classe quand ils ont commencé d'écrire. Mieux encore, ils ne l'ont jamais quittée. Ils ont transporté dans leurs romans et leurs nouvelles, amélioré, transformé en casuistique cette morale dont tout le monde connaissait les préceptes et dont personne n'a trouvé les principes. Ils ont insisté sur les beautés et les risques, sur l'austère grandeur du **métier** ; ils n'ont pas chanté l'amour fou mais plutôt l'amitié conjugale et cette entreprise en commun qu'est le mariage. Ils ont fondé leur humanisme sur la profession, l'amitié, la solidarité sociale et le sport. Ainsi la petite

bourgeoisie qui avait déjà son parti, le radical-socialisme, son association de secours mutuel, la Ligue des Droits de l'Homme, sa société secrète, la franc-maçonnerie, son quotidien, « l'Œuvre », eut ses écrivains et même son hebdomadaire littéraire, qui s'appela symboliquement **Marianne**. Chamson, Bost, Prévost et leurs amis ont écrit pour un public de fonctionnaires, d'universitaires, d'employés supérieurs, de médecins, etc. Ils ont fait de la littérature radicale-socialiste.

Or le radicalisme est la grande victime de cette guerre. Dès 1940, il avait réalisé son programme, il a vécu trente ans sur la vitesse acquise. Lorsqu'il trouva ses écrivains, il se survivait déjà. Aujourd'hui il a définitivement disparu. La politique radicale, une fois accomplies la réforme du personnel administratif et la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ne pouvait devenir qu'un opportunisme et supposait, pour se maintenir un moment, la paix sociale et la paix internationale. Deux guerres en vingt cinq ans et l'exaspération de la lutte des classes, c'était trop, le Parti n'a pas résisté mais plus encore que le Parti, c'est l'esprit radical qui a été victime des circonstances.

Les écrivains, qui n'ont pas fait la première guerre et qui n'ont pas vu venir la seconde, qui n'ont pas voulu croire à l'exploitation de l'homme par l'homme mais qui ont parié sur la possibilité de vivre

honnêtement et modestement dans la société capitaliste, que leur classe d'origine, devenue par la suite leur public, a privés du sentiment de l'histoire sans leur donner en compensation, celui d'un absolu métaphysique, n'ont pas eu la sens du tragique dans une époque tragique entre toutes, ni celui de la mort

quand la mort menaçait l'Europe entière, ni celui du Mal quand un moment si bref les séparait de la plus cynique tentative d'avilissement. Ils se sont limités par probité, à nous raconter des vies médiocres et sans grandeur, alors que les circonstances forgeaient des destins exceptionnels dans le Mal

comme dans le Bien... Leur morale, qui pouvait soutenir les cœurs dans la vie quotidienne, qui les eût peut-être soutenus pendant la première guerre mondiale, s'est révélée insuffisante pour les grandes catastrophes. »  
( «*Qu'est-ce que la littérature ?* » N.R.F. 1947.)